

Comment être soi
et encore plus soi
que le soi d'avant et
comment être encore
davantage l'écho du
monde en soi.

- Audrey Bonnet -

Mont Vérité

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 21-22

Entretien avec **Audrey Bonnet**

Tu es actrice et, depuis 2015, actrice associée au TNS, où le public strasbourgeois a pu te voir dans *Le Pays lointain* de Jean-Luc Lagarce mis en scène par Clément Hervieu-Léger et dans les spectacles de Pascal Rambert *Clôture de l'amour*, *Répétition*, *Actrice* et *Architecture*. Tu es au générique de *Mont Vérité* en tant que collaboratrice artistique pour le jeu. Qu'est-ce qui t'a donné envie de suivre le projet à cet endroit ?

Ce sont les élèves qui m'ont donné envie, elles-ils m'ont demandé de venir avec elles-eux ! Et Pascal m'a fait cette très belle proposition d'accompagner la création de *Mont Vérité*, sans poser de cadre prédéfini. Il m'a offert la liberté d'inventer ma place auprès des élèves. Et, au final, c'est ce qui s'est passé avec chacun d'elles-eux : un rapport particulier s'est inventé au fil du temps avec chaque personne et c'est ce qui m'a passionnée. J'ai aimé pouvoir m'embarquer dans cette aventure sans aucune méthode préalable, sans avoir l'obligation de prendre la parole. Je suis arrivée sur le projet silencieusement, en étant à l'écoute, en me sentant

très proche d'elles-eux – j'aurais pu être avec elles-eux sur le plateau, être une élève comme elles-eux. C'était formidable de les côtoyer, de les accompagner dans leurs questionnements, leurs incertitudes, ou parfois simplement dans la beauté de ce qu'elles-ils faisaient. Être là avec elles-eux.

Cela m'a beaucoup émue, qu'elles-ils travaillent en ma présence, qu'elles-ils donnent autant – les élèves ne se rendent peut-être pas compte à quel point elles-ils ouvrent sans cesse les vannes de la générosité et de l'absolu. Cette générosité est constante, pas contrôlée, pas maîtrisée, brute. J'ai aimé avoir des échanges avec elles-eux, sur le travail, sur l'acte de créer, sur le texte, le jeu, ce métier et la vie.

Pascal donne une confiance extraordinaire aux personnes avec lesquelles il travaille. Je sais qu'Alexandre [Meyer, collaborateur artistique pour la musique] et Yves [Godin, collaborateur artistique pour la lumière] étaient tout aussi touchés de voir tout le Groupe se déployer, donner le meilleur.

Tu as accompagné la création dès les premières rencontres qui ont précédé l'écriture du texte. Peux-tu parler du processus de travail ?

Oui, j'étais présente lors des premiers rendez-vous avec l'ensemble du Groupe. Lorsque je ne pouvais pas être

là, les élèves m'envoyaient les enregistrements des échanges. Ensuite, chacun-e d'elles-eux a beaucoup travaillé avec Pascal en échangeant des e-mails, des messages audio. Pascal leur a demandé de parler de leurs rêves, de les raconter par enregistrement au matin ou au cœur de leurs nuits, ou par écrit.

Il y avait donc les rendez-vous collectifs d'une part et d'autre part, individuellement, des échanges se tramaient avec Pascal. Elles-ils étaient libres de lui écrire à tout moment, chacun-e à son rythme, sur le sujet des rêves. C'étaient des échanges de matière brute, écrite ou orale, dans lesquels elles-ils donnaient déjà beaucoup d'elles-eux-mêmes. Et il y avait des séances de lecture en commun. C'était important que tout le Groupe participe à ces échanges au long cours qui ont été la base de tout – du texte de Pascal bien sûr, mais aussi des axes du travail sur le son, la scénographie, les costumes, les lumières.

Pascal a ensuite écrit le texte, et nous sommes revenu-e-s pour faire une lecture. Je connais bien cette sensation qui était la leur, quand on découvre un texte écrit pour soi, quand on dit les mots pour la première fois. Je le vivais avec eux « de l'intérieur ». Ensuite, juste avant le début des répétitions avec Pascal, j'ai travaillé seule avec les acteur-ric-e-s, quelques jours, qui ont été très précieux pour la suite, dans le rapport que j'ai eu avec elles-eux. Elles-ils m'ont étonnée parce qu'ils connaissaient

« C'était formidable de les côtoyer, de les accompagner dans leurs questionnements, leurs incertitudes, ou parfois simplement dans la beauté de ce qu'ils faisaient. »

tou-te-s déjà le texte. Pour la première fois, elles-ils pouvaient s'adresser les mots, se regarder. C'était un moment très délicat, quelque chose d'une mémoire secrète du travail en amont venait se déposer. C'était vraiment « sur le fil », bouleversant. Il fallait qu'elles-ils puissent garder la beauté de cette naissance, ce qui implique de trouver en soi une confiance énorme, pour conserver cette fragilité, cette mise à nu de l'être. C'est compliqué quand on doit se montrer et qu'on se pose tellement de questions – qui sont des mauvaises questions en général. Pascal a cette capacité de faire voler tout ça en éclat, d'emblée, de libérer les acteur-ri-ce-s.

Comment s'est articulé le travail entre Rachid Ouramdane et Pascal Rambert durant les répétitions ?

Rachid avait déjà travaillé avec les élèves en amont. Ensuite, il y a eu un échange constant entre Pascal et lui pendant les répétitions. Ils travaillaient vraiment ensemble, Rachid s'emparait de ce que disait Pascal, qu'il traduisait en mettant les corps en jeu, Pascal s'inspirait de ce qu'il voyait, et ça évoluait, se précisait.

Mont Vérité est une pièce longue, exigeante, qui s'est en plus créée en extérieur [au Printemps des Comédiens, à Montpellier en mai 2019]. Rachid les avait « préparé-e-s » à accueillir en elles-eux ces

espaces, ce temps rêvé où les corps étaient dans une quête d'absolue beauté. Et elles-ils s'en sont emparé-e-s avec une forme d'évidence. Il y a une « circulation » très belle dans ce Groupe. Tout se met toujours en travail.

Que représente cette expérience dans ton parcours d'actrice ? Est-ce que ça t'a apporté un autre angle de vue, des questionnements nouveaux, ou est-ce que ça s'inscrit dans une continuité ?

Il y a continuité parce que mon trajet avec Pascal est en renouvellement constant, alors c'est à la fois une autre expérience et une suite. Et les questionnements qu'avaient les acteur-ri-ce-s, ce sont aussi les miens. L'écriture de Pascal vient soulever quelque chose. Voir les secousses qui les traversent m'a donné encore plus conscience de ce cheminement de soi qu'on essaie de traquer quand on est sur un plateau. C'est-à-dire : comment être soi et encore plus soi que le soi d'avant et comment être encore davantage l'écho du monde en soi. Il faut continuer sans cesse à aller vers ça, ce présent, surtout si c'est inconfortable. Et les voyant, je me disais : il faut faire confiance à ce qu'on est, à ce qui est là...

Les voir travailler m'a apaisée, a confirmé quelque chose en moi. Quand c'est la panique, je peux penser à elles-eux. Je me dis ce que j'aurais pu

leur dire, ce avec quoi je les accompagnais dans ces moments-là. Accepter cette fragilité, cet état d'instabilité, c'est ce qui crée de la force, du vivant. Croire en cela, même si on a la sensation que ce n'est pas une chose sur laquelle on peut s'appuyer, c'est ce qui nous constitue.

Audrey Bonnet

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 14 janvier 2020

« Il y a une
"circulation" très belle
dans ce Groupe.
Tout se met toujours
en travail. »

Questions à Elphège Kongombé Yamalé

Comment as-tu abordé le personnage que Pascal Rambert a écrit pour toi, qui pose la question de ce à quoi on emploie sa force de travail ? T'es-tu reconnue dans ce questionnement ?

J'ai abordé le personnage avec la notion d'*Ikigai* en tête. C'est une notion que j'ai partagée au début du travail quand Pascal Rambert nous a posé des questions sur les utopies. L'*Ikigai*, concept né au Japon, est l'équivalent de la joie de vivre ou de la raison d'être. Il se situe à la croisée des chemins entre ce que j'aime, ce dont le monde a besoin, ce pour quoi je suis douée, et ce pour quoi je suis payée. Je voulais transmettre à cette figure ce rapport au travail et à la vie. Je voulais que cette figure utilise sa force de travail à la construction d'un avenir qui lui correspond et réponde au critère de l'*Ikigai*. J'ai, durant les répétitions, défini les

éléments qui permettent à cette figure de se battre avec espoir pour réaliser ses rêves, et de préciser sa quête et ses objectifs tout au long de la pièce.

Évidemment, comme beaucoup d'autres, je me suis reconnue dans ce questionnement. Lors de la création du spectacle, nous étions aussi en préparation de notre sortie d'école. C'était une période durant laquelle je me suis beaucoup questionnée sur comment employer « ma force de travail ». Comme par exemple : quelle direction prendre ? Comment allier une vie saine avec un métier dans lequel je peux toujours m'épanouir, comment je désire faire mon métier et me construire ?

Mont Vérité évoque la « colonie coopérative Monte Verità », une communauté qui a existé au début du XX^e siècle, au bord du Lac Majeur. As-tu le sentiment que leur expérience résonne avec les questionnements de ta génération ?

Une amie m'a conseillé de lire *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* du philosophe Luc Ferry [Grasset, 2002]. Dans cet essai, il tente de répondre à pourquoi et comment depuis des siècles l'homme tente toujours de trouver des moyens de vivre une vie meilleure afin de réenchanter l'époque dans laquelle il vit. Mais Luc Ferry établit que ces réponses dépendent

souvent de la vision du monde que détiennent les diverses générations et des problèmes qu'elles traversent.

Je pense que la nouvelle génération souhaite, comme cette communauté Mont Vérité, œuvrer à construire un monde meilleur dans lequel elle puisse se reconnaître. En mettant l'accent sur le respect des libertés, le retour à la nature et le rejet du patriarcat...

Mais alors que la communauté Mont Vérité propose de nouvelles manières de vivre dans le but d'établir une société plus libre, en se retirant du monde, la nouvelle génération, elle, a un rapport plus frontal au monde et une implication totale dans la société, et cela, dans l'espoir de la faire évoluer ou changer de l'intérieur sur différents domaines.

Propos recueillis en mars 2022

Questions à Ferdinand Régent-Chappey

Dans la partition que Pascal Rambert a écrite pour toi, as-tu le sentiment qu'il s'est saisi de ta rythmique, ton phrasé ? Ta relation avec le texte qui l'est destiné est-elle évidente, à la fois par sa forme et par le propos – qui interroge la nécessité de l'art dans un monde en plein chaos ?

Il a saisi mon phrasé, ma rythmique mais aussi des traits de ma personnalité. Je suis quelqu'un qui doute, beaucoup moins maintenant, mais mon monologue commence par une question... « Est-ce que je peux activer ma respiration ? »... et j'enchaîne avec mon côté paranoïaque... « Tu vas me pousser Yanis ? » !

Pascal a une très grande écoute des corps et des voix. Il a su saisir en chacun de nous ce qui l'inspire, ce qu'il projette, et souvent, c'est très juste.

Dans ce texte, il y a une lente montée, une injustice, une colère sous-jacente prête à exploser, une énergie

évidente pour moi. Je peux être cette personne qui encaisse et qui prend la parole, qui s'exprime assez maladroitement, mais avec une certaine intensité. Je parle vite, je suis concret et droit comme acteur. Certaines phrases sont très naturelles et sont des appuis de jeu très utiles.

Il y a d'autres moments moins évidents, plus poétiques, et là je dois me concentrer sur l'essence même du texte, me rattacher à ce qui est dit, ce qu'il défend, c'est-à-dire, comme tu dis, de la nécessité de l'art dans un monde en plein chaos.

À l'époque, cette problématique n'était pas évidente pour moi, je l'imaginai, mais je ne l'avais pas pleinement ressentie. Puis il y a eu l'apparition du COVID-19. Pendant le premier confinement, je jouais, racontais, des bouts de romans, de la poésie, ou même mes propres écrits au téléphone à de parfaits inconnus. Ils posaient le téléphone, s'installaient et écoutaient attentivement le texte que j'avais choisi pour eux. Je lisais pendant 5 min ou 30 min [« Au creux de l'oreille », initiative portée par La Colline-théâtre national, dans le cadre de #culturecheznous pendant le 1^{er} confinement]. Ce silence à la fin de chaque lecture était extrêmement significatif. Leurs réactions étaient profondément touchantes. On avait tous besoin de détourner notre attention de la réalité, trop violente à supporter. Notre envie de rêver ensemble est vitale quand tout s'écroule

autour de nous. Notre besoin d'art est impossible à rassasier, d'autant plus dans un monde en plein chaos. Une période étrange qui continue de l'être.

Mon texte résonne avec les faits d'actualité, le conflit russo-ukrainien. Il décrit justement l'atmosphère apocalyptique, le chaos inimaginable que vivent les Ukrainiens. Le texte de Pascal devient malgré lui circonstanciel et redouble de sens.

L'art ne prétend pas résoudre les conflits ou être une solution à la guerre mais c'est, je pense, un exutoire nécessaire pour mieux comprendre notre histoire. Quel que soit l'état du monde, je crois qu'il n'y a pas de frontière pour l'émergence d'un geste artistique.

Comment avez-vous articulé le travail entre les mots de Pascal Rambert et la chorégraphie de Rachid Ouramdane ?

J'ai vraiment apprécié ce dialogue. Pascal et Rachid se connaissent depuis longtemps. Les espaces dansés ou chorégraphiés se sont mis en place de manière très naturelle. Ce sont deux artistes qui créent et inventent très rapidement, qui suivent leurs instincts. Le travail est fluide et précis.

Je crois que dans l'art, un geste simple, beau et pur, peut-être pensé en très peu de temps si l'on a une conscience technique et sensible de son domaine. En l'occurrence ces deux artistes savent ce qu'ils

veulent et leur expérience permet une production rapide et sincère d'une œuvre artistique.

En répétition, Rachid intervenait sur des bouts de texte assez précis ou sur des silences. Il proposait une chorégraphie et Pascal répondait au loin « hum, hum hum!! »... Cela voulait dire qu'il était heureux... Rachid avait la particularité de nous diriger. Régulièrement il nous expliquait qu'il fallait danser sans effort, de manière simple et évidente, avec « un regard détendu ». Comme si les gestes que nous avions peu répétés étaient les nôtres depuis des années.

Après quelques instants en immersion dans le mouvement, on se reconnecte au texte. Une hybridation agréable, où la frontière entre le texte et la danse devient poreuse sans que cela me soit déstabilisant. La gestuelle de Rachid mêle douceur, énergie et reste intuitive. Pascal offre une langue fluide, précise, vivante, poétique. Je trouve que les deux se marient très bien.

Pour moi, les moments chorégraphiés sur des passages de texte précis donnent du rythme, du sens à la pièce et même aux personnages que l'on incarne. C'est très plaisant de voyager entre ces deux univers, en tant qu'interprète mais j'imagine aussi en tant que spectateur.

Questions à Yanis Skouta

Qu'as-tu ressenti en découvrant un texte avec une partition écrite spécialement pour toi? Y a-t-il un enjeu particulier à porter ces mots?

Il faut remettre l'expérience dans son cadre. Je suis un jeune acteur, c'est le dernier projet de ma formation à l'École, il y a tous mes camarades, un auteur de théâtre important vient remettre dans nos mains un texte avec nos noms... Tout ça oui, c'est excitant, c'est très joyeux! Et c'est joyeux aussi parce qu'on découvre les partitions qu'il a confiées aux autres camarades, ce qui est tombé juste à propos d'eux, ce qui s'en écarte, et de voir tous ensemble l'histoire qu'on va devoir raconter. L'histoire de notre Groupe, telle que Pascal l'a saisie. Pour ce qui est de la particularité de la partition, oui et non. Oui, parce qu'il faut comprendre ce que Pascal a identifié de nous, et le servir. Et non parce que ça reste une pièce de théâtre comme d'autres. Je me souviens d'une remarque de Rachid vers la fin des répétitions (Rachid Ouramdane, qui s'est occupé de la partie chorégraphique du spectacle). Il avait dit quelque chose comme : «Je trouve que vous avez compris l'endroit de l'écriture, vous êtes

des figures et il faut garder le texte à la bonne distance.» Et je trouve que c'est vrai. Même s'il y a notre nom, même si Pascal a saisi une couleur en chacun de nous pour raconter une histoire, il y a une vérité propre au poète qu'il faut essayer de restituer par l'exercice du langage.

Peux-tu parler des enregistrements que l'on entend, qui sont des récits de rêves? Comment as-tu vécu cette demande de Pascal?

Pascal nous a demandé, au début du processus de son écriture, de lui envoyer nos rêves. Ce qu'on entend, ce ne sont que quelques morceaux choisis parmi tous les rêves qu'on a pu faire entre notre première rencontre avec Pascal et le moment où il a commencé à écrire le texte soit environ six mois je crois. Pour moi, cette multitude de rêves est présente dans la mise en scène. Elle est comme un nuage qui flotte au-dessus du plateau et qui rassemble les envies, peurs, espoirs de cette communauté de notre Mont Vérité. Ce qui est drôle en ce qui me concerne, c'est que je fais rarement des rêves, ou bien je ne m'en souviens pas. Et là, suite à sa demande, j'ai enchaîné pas mal de rêves, beaucoup plus qu'à mon habitude. Je crois que j'avais vraiment envie de contribuer à cette aventure.

Propos recueillis en mars 2022

Questions à Aliénor Durand

Tu es la scénographe de *Mont Vérité*. Comment as-tu conçu l'espace? Pascal Rambert avait-il une idée précise ou étais-tu libre de faire des propositions?

J'interviens en architecte à partir du lieu que Pascal Rambert imagine. Il écrit les mots et l'espace dans un même mouvement. Les gestes, couleurs et matières sont dessinés dans des désirs dont je partage la sensibilité. Le travail de scénographe ici participe au *comment* plus qu'au *qu'est-ce que*.

Pour *Mont Vérité*, nous avons cherché à rendre possible l'utopie d'une roselière glissante dont émane l'odeur d'une terre mouillée. L'esthétique à la fois secrète et avouée nous a menés vers des recherches techniques aiguisées, opérées en partage avec Simon Drouart [également ancien élève du Groupe 44, section Régie-Création, ici collaborateur technique sur le spectacle] et les ateliers de construction du TNS.

Le spectacle a été créé en plein air, au festival du Printemps des Comédiens, à Montpellier. Y a-t-il une difficulté particulière à élaborer une scénographie à la fois pour l'extérieur et pour les plateaux de théâtre?

Oui l'espace du Bassin d'Ô comme premier et magnifique décor du spectacle en a fait une question nous invitant à chercher comment les éléments de la scénographie peuvent résister aux intempéries, que cela soit le vent, la pluie en extérieur, mais aussi le feu en intérieur. La question s'est donc posée de la nature des matériaux et leur traitement. En revanche le poids de la roselière était suffisamment lourd pour ne pas être emporté par le vent.

Propos recueillis en mars 2022



























Production Théâtre National de Strasbourg

Coproduction Printemps des Comédiens, CCN2 – Centre chorégraphique national de Grenoble

Avec l'aimable collaboration de structure production

En partenariat avec le Théâtre National de Chaillot

Remerciements à Anais Romand (costumes) et à Pauline Roussille – structure production

Spectacle créé avec les artistes issues du Groupe 44 de l'École du TNS le 31 mai 2019 au Printemps des Comédiens, à Montpellier.

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien et questions écrites : Fanny Mentré | Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais, Chantal Regairaz et Zoé Tramaille | Graphisme : Antoine van Waesberge
Photographies : Jean-Louis Fernandez

Licences N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, mai 2022



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Mont Vérité* sur les réseaux sociaux :

#MontVérité

Mont Vérité

17 | 25 mai
Hall Grüber

PRODUCTION

Texte et mise en scène

Pascal Rambert

Chorégraphie

Rachid Ouramdane

Collaboration artistique

Audrey Bonnet - Jeu

Yves Godin - Lumière

Alexandre Meyer - Musique

Avec

Océane Caïraty

Houédo Dieu-Donné Parfait Dossa

Paul Fougère

Romain Gillot

Romain Gneouchev

Elphège Kongombé Yamalé

Estelle Ntsende

Ysanis Padonou

Mélody Pini

Ferdinand Régent-Chappey

Yanis Skouta

Claire Toubin

Scénographie et assistanat

à la mise en scène

Aliénor Durand

Lumière

Édith Biscaro

Germain Fourvel

Son

Enzo Patruno Oster

Lisa Petit de la Rhodière

Costumes

Clémence Delille

Dramaturgie

Baudouin Woehl

Collaboration technique

Vincent Dupuy

Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.

Le texte est publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Équipe technique du TNS : Régie générale Stéphane Descombes, Vincent Dupuy

Régie plateau Édith Biscaro, Karim Rochdi | Régie lumière Christophe Leflo de

Kerlau | Régie son Maxime Daumas | Habilleuse Julie Desmidt | Lingère Anne Richert

spectacles à venir

Ils nous ont oubliés (La Plâtrière)

Thomas Bernhard | Séverine Chavrier

3 | 11 juin | Salle Koltès

Superstructure

Sonia Chiambretto | Hubert Colas

8 | 15 juin | Salle Gignoux

dans l'autre saison

Prix des lycéen-ne-s Bernard-Marie Koltès

Prix de littérature dramatique contemporaine

Cérémonie de clôture

Mer 25 mai | 16 h | Salle Koltès

Présentation de la Saison 22-23

Avec Stanislas Nordey et les artistes programmé-e-s

Lun 20 juin | 20 h | Salle Koltès

la traversée de l'été

Programme estival itinérant

4 | 29 juillet | traversee.tns.fr

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | [#tns2122](https://twitter.com/tns2122)